

Le canard, le coq, le mouton et la montgolfière

Il était une fois, dans une paisible basse-cour près de Paris, aux alentours de 1790, un vieux, très vieux canard que plus personne n'écoutait, si ce n'était un petit public de canetons avides d'histoires. Il s'appelait Auguste, et, en effet, il ne se passait pas une seconde sans que ses vieux pieds palmés soient envahis par une foule de petits auditeurs. Les canetons insistaient tant et si bien que, résigné, le vieil Auguste allait se trouver un trou bien confortable et s'y nichait avec application pour y raconter encore une fois son incroyable histoire. Les canetons, soudain silencieux, s'installaient de même, du mieux qu'ils pouvaient, et se laissaient bercer par l'histoire du vieux canard, qu'ils avaient déjà entendue mille et mille fois mais dont jamais ils ne se lassaient. " Oui, les enfants, le roi Louis XVI lui-même s'est déplacé pour voir Auguste le canard ! Parfaitement, Auguste, votre vieux grand-père, mais surtout... la montgolfière ! "

Les yeux des canetons s'arrondissaient et tous retenaient leur souffle.

" Si je vous disais que j'ai vu Paris à mes pieds et que j'ai joué avec les vents et les nuages ? Mais autant commencer par le commencement. Avant de finir mes vieux jours dans cette basse-cour, j'ai appartenu aux frères Joseph et Étienne Montgolfier, ce qui n'était pas de tout repos, je dois bien le dire. Quelle drôle de paire...

" Avec Franz, leur coq, et Hubert, leur mouton, nous les voyions sans cesse courir en tous sens, marcher le nez en l'air, puis s'arrêter pour contempler les nuages pendant des heures, repartir de plus belle, découper de la toile, apporter de la paille... Un jour, nous nous décidâmes à nous approcher de la maison, pour savoir ce qui les agitaient tant mais aussi parce que, dans leur distraction, ils avaient oublié de nous nourrir. Et alors, une fois dissimulés dans l'embrasement de la fenêtre, nous fûmes en position d'en savoir un peu plus. Par chance, la cage de leur canari, qui s'appelait Barnabé, se trouvait tout près de la fenêtre et il nous expliqua la raison de tout ce remue-ménage - l'intérieur de la maison était dans un désordre indescriptible. Rouleaux de papier, restes de repas vite expédiés, plumes pour écrire - dont plusieurs étaient jaunes, ne put s'empêcher de remarquer Franz - remplissaient la pièce. Seuls quelques livres, dont un qui était très volumineux, semblaient échapper à tout ce fatras. Barnabé attira notre attention sur ce gros ouvrage, car les frères le consultaient très souvent et religieusement avant de s'aventurer dans de très périlleuses expériences.

" L'obsession des frères Montgolfier, nous dit-il de sa toute petite voix, était de voler, tout comme les oiseaux du ciel, mais leurs bras, si maigres et si patauds, ne leur permettaient pas de quitter le sol. Il leur fallait trouver autre chose. Autre chose...

" Un jour, Joseph, l'aîné, alors qu'il faisait sécher sa chemise au-dessus du feu, la vit se gonfler peu à peu. Elle était remplie d'air chaud. Il n'en aurait pas fallu beaucoup plus pour qu'elle s'envole jusqu'au plafond. Et depuis ce jour, poursuivit Barnabé, les frères Montgolfier n'ont cessé de découper de la toile, de la coudre selon des plans à chaque fois plus précis, construisant des ballons de plus en plus grands et les remplissant d'air chaud.

" À ce stade du récit, Hubert le mouton, que les choses aériennes ne passionnaient pas plus qu'il ne fallait, partit rechercher un carré d'herbe bien verte à grignoter. Voilà où en étaient les choses. Nous en apprîmes davantage en surprenant une conversation entre les deux frères quelques jours plus tard.

" Faisons les choses discrètement, répétaient-ils. Imaginons une seconde que les voisins, reniflant l'odeur de la paille brûlée et voyant s'élever au-dessus de notre jardin une sphère de toile, nous volent notre idée ! Elle est si simple : l'air que nous faisons chauffer devient plus léger. Une fois emprisonné dans sa boule de toile, il emporte le tout vers le ciel. Quel désastre s'il venait à quelqu'un l'idée de nous devancer..."

" Franz, le coq, était très agacé : "Que les hommes, ces drôles d'animaux, nous laissent tranquilles, nous, les oiseaux ! Nous sommes les rois du ciel, les hommes n'ont rien à faire là-haut !" Mais Hubert, le mouton, la bouche encore remplie d'herbe, ne put s'empêcher d'ajouter que les coqs étaient bien trop paresseux pour voler et qu'il était largement temps pour lui d'apprendre, avant que les frères Montgolfier ne le devancent. Franz, blessé dans son orgueil, tourna les ergots et s'en alla en grommelant.

" Hubert ne savait pas à quel point il avait raison. En effet, le jour suivant, les deux frères se mirent à nous regarder avec beaucoup d'intérêt, et nous les vîmes, par la fenêtre, dessiner de nombreux plans. Une fois de plus, Barnabé le canari nous fut d'un précieux secours : il était temps maintenant pour les frères Montgolfier de voir les choses en grand, de construire un gigantesque ballon, rempli d'air chaud, et de le faire s'élever devant les hommes les plus importants qui soient, afin que cette invention demeure à jamais la leur. Pourquoi pas devant le roi de France lui-même ? Il n'en croirait pas ses yeux. Et pourquoi ne pas aussi faire monter un homme à bord, pour cette expérience ? Le premier homme à quitter la Terre, rencontrer les nuages, toucher le Soleil peut-être ? Non, trop dangereux décidément, l'homme n'est peut-être pas fait pour cela. Peut-être pourrait-on envoyer des animaux à la place des êtres humains ? S'ils survivent, alors l'homme pourra partir à la conquête des cieux sans aucun souci.

" Nous comprîmes tous alors pourquoi les frères Montgolfier nous regardaient avec insistance depuis peu...

" Le grand jour finit par arriver. Ce fut le 19 septembre 1783, dans le parc du château de Versailles. Beaucoup de curieux s'y étaient rassemblés, pour voir l'événement bien sûr, mais aussi pour saluer le roi, qui était entouré de majestueux vieillards à barbes blanches parlant beaucoup entre eux.

" Pour la première fois, nous eûmes l'occasion de voir le résultat fini de toute l'agitation des deux frères : un énorme ballon, construit à partir de toile de coton cousue sur du papier, gonflé par un feu de paille et à la base duquel était accroché un panier. Pour quelle raison ? Nous ne le savions que trop bien. Nous allions devoir vérifier s'il était possible de voler et rester en vie... Je ne vous cache pas que nous avions une peur bleue, même si Franz paraissait s'en moquer et qu'Hubert, l'air faussement détendu, grignotait un des parterres de fleurs du grand jardin. "Pourquoi ne pas plutôt utiliser le gros livre des deux frères ? marmonnait-il. Il ferait le poids, au moins..." Mais Barnabé le fit taire d'un vif coup de bec sur le crâne.

" Une fois le ballon de toile cousue entièrement rempli d'air chaud, il fallut le retenir avec des cordes, parce qu'il menaçait de s'élever tout seul. On se saisit alors de nous, les animaux, doucement, mais fermement, pour nous placer dans le panier.

" Les cordes qui retenaient le ballon furent vite coupées et alors commença pour nous trois la plus formidable aventure qu'il soit donné de vivre à une créature terrestre, devant des yeux royaux démesurés. Tout sembla devenir si petit, si ridicule ! Même les hommes, d'habitude si menaçants et maladroits avec leurs longues pattes, ne nous paraissaient pas plus grands que de petites fourmis. Franz, voulant paraître blasé, ne pouvait s'empêcher de faire des remarques désagréables et Hubert, fasciné par le spectacle grandiose du paysage, lui écorcha l'aile d'un coup de dent pour le réduire au silence. Pas un bruit, pas un cri, et la Terre qui défilait lentement sous nos pattes. Au bout de quelques minutes, Hubert, levant la tête, remarqua que l'air du ballon n'était plus si chaud et Franz, penché sur le rebord du panier, nous annonça que nous nous rapprochions du sol. "Logique, pensais-je, l'air chaud, si léger, refroidit. Nous devenons plus lourds à mesure que le ballon perd de sa chaleur. Et donc, d'ici à quelques minutes, nous devrions toucher terre, quand le ballon aura totalement refroidi."

" À notre grande tristesse, cela finit en effet par arriver, et, tout en douceur, nous nous posâmes dans un champ, à 3 kilomètres et demi de notre point de départ, comme nous devions l'apprendre plus tard. L'expérience n'empêcha pas Hubert de se chercher un carré d'herbe bien goûteuse pour se remettre de ses émotions ; Franz se plaignait de son aile blessée; quant à moi, l'esprit encore dans les nuages, je ne rêvais que de pouvoir y retourner.

" Soudain, nous vîmes émerger de tous côtés les vénérables vieillards qui entouraient le roi au parc du château. Écarlates, hors d'haleine, ils parlaient très vite et écrivaient fébrilement des choses sur le papier qu'ils avaient apporté. Les frères Montgolfier arrivèrent enfin et furent chaudement félicités par les vieux messieurs. Barnabé nous apprit plus tard qu'ils étaient membres de la célèbre Académie des sciences et qu'ils étaient les auteurs du gros livre consulté par les frères. À partir de ce jour, les frères feraient partie du livre et d'autres liraient le récit de leur fabuleuse expérience.

" Franz, Hubert et moi avions l'impression d'être les héros dorlotés et bichonnés d'une incroyable découverte. Comme nous aurions voulu retourner là-haut, retrouver les vents et les nuages, rire du minuscule petit monde s'agitant sous nos pieds... Hélas pour nous, ce furent les hommes qui nous remplacèrent bientôt. Imaginez les fantastiques possibilités que cette invention offrait à ces créatures à deux pattes que la nature avait attachées à la Terre !

" Toujours est-il que, quelques jours après notre mémorable périple, le 21 novembre, au cours d'une expérience similaire à la nôtre, pour la première fois un homme survola la surface de la Terre, mais cela, mes enfants, c'est déjà une autre histoire. "

Mathias Dilys

